

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Littérature française

Jacques Folch-Ribas et Fernand Ouellette

Volume 17, numéro 4 (100), juillet–août 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30984ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. & Ouellette, F. (1975). Littérature française. *Liberté*, 17(4), 112–117.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1975

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Littérature française

Victor Segalen fut un personnage peu connu des majorités bavardes du début du siècle. Ses livres passèrent inaperçus. Pourtant, *Stèles*, *Peintures*, *Odes*, sont des petites merveilles. Segalen fut un Chinois, presque ; en tout cas l'un des seuls européens qui comprît la Chine. Peut-être même plus Chinois qu'un Chinois (en ce temps-là).

**
*

Pour ma part, j'ai découvert l'existence de Segalen sur le tard : en lisant *Le Sac du Palais d'été*, il y a quelques années (un prix Renaudot étonnant, que je tiens pour l'un des meilleurs romans actuels). Je me suis précipité sur Segalen. Et *Le Fils du Ciel** son petit dernier, inédit, que je viens de lire, est bien la merveille que j'attendais. Il faut aimer la Chine, bien sûr. Mais le roman de Segalen est aussi autre chose que de la « sinologie » (comme on dit chez les savantasses). C'est une langue neuve, c'est un français manié par une pensée « enchinoisée », et qui semble une traduction littérale d'un texte chinois, alors que c'est une création littéraire. Très beau. Se lit avec plaisir sensuel. Je suis emballé, pas de doute.

**
*

C'est l'histoire de l'écrasement d'un homme (le pénultième empereur de Chine, celui dont le Nom ne se doit pas prononcer !) par le « Ciel ancestral ». Formidable illustration que le faible (l'Empereur) ne peut résister à l'histoire, et que le fort (la mère, l'Impératrice-régente) au contraire se sert de l'Histoire pour accomplir ses desseins (non pas noirs, mais sublimes, et c'est la force du livre).

On dirait que Segalen, en 1910 (!) faisait déjà une critique dialectique de l'histoire. Par le biais d'un roman. Décidément, le roman, c'est quelque chose !

**
*

* Victor Segalen, Flammarion, Paris, 1975, 175 pages.

Ecrire deux ou trois bons livres (*Prine, La défense Loujine* . . .) et même, si possible, un légèrement scandaleux (*Lolita*) pour que les stupides classes moyennes soient forcées d'en parler. Ces majorités silencieuses qui ne parlent que de ce qu'elles ne comprennent pas (la majorité silencieuse ? Pourvu qu'elle le reste !) Ecrire, donc, je reprends : deux ou trois livres qui vous rendent célèbre. Et alors, vous retrouver vieux, comblé d'honneurs, assez fatigué. Voilà ce qui est arrivé à Cohen, voilà ce qui est arrivé à Nabokov. Connus assez, tous les deux, pour être libres d'écrire — enfin — ce qu'ils voulaient vraiment écrire.

Alors, Nabokov écrit *Ada, ou l'ardeur**, comme Cohen avait écrit *A vous Frères humains*. Et ce qui advient, c'est que la critique salue ces livres de vieillards avec enthousiasme. Elle les aurait conspués si leur auteur, inconnu, avait eu trente ans. Car ce sont des livres pour écrivains, les classes moyennes s'en moquent, et la critique des revues pour classes moyennes n'y comprend manifestement rien. Oh, cet entrefilet dans un journal de femmes, qui signale *Ada* en 3 lignes, comme un livre à lire en vacances ! Sacrées vacances de classe moyenne, allez ! Vous allez vous amuser. Oh, cet articulet de la revue de gauche, s'écrasant d'émotion devant *Ada*, un livre aussi anarchiste de droite que le *Guépard* avait pu l'être !

Il vous vient un écoeurement. Tant pis, ou tant mieux. C'est la vengeance de l'écrivain vieillard, peut-être : « — Vous m'avez lu, hein ? Eh bien, maintenant, vous allez me lire ; et vous allez m'aimer quoi que je dise. Vous êtes bien les ignobles imbéciles que vous êtes. Moi, je vais mourir. Je dirai donc ce que je veux. J'attends vos louanges » — Elles viennent, sans une faille, sans une paille. Pour tous et pour chacun, *Ada* est un grand livre.

**
*

Or, *Ada* est un grand livre. On y respire un monde frelaté, un paradis perdu puant, où les serviteurs étaient d'une épaisse stupidité, où les Rolls tombaient malencontreusement en pan-

* V. Nabokov, Flammarion, Paris, 1975, 490 pages.

ne au beau milieu des « garden-parties », où les Italiens étaient tous sales et saucissonnaient dans les propriétés privées qui ne leur appartenaient pas, tandis que les Russes et les Américains, enfin réconciliés, hommes du nord propres, blonds, intelligents, raffinés, et riches, peuplaient d'amours magnifiques et incestueuses ce nouvel empire du Milieu : un pays mythique, à la fois Ukraine et Nouvelle-Angleterre, avec des villes superbes comme Baston-sur-le-Don ou St-Petersbourg (Mass.). Car l'auteur, Ivan Ivanovitch dit King Bill, est un malin : il mélange tout, pour mieux situer. Sa géographie est très simple. Au centre, il y a tout ce qui est beau (pardon : Beau) c'est-à-dire Paris, Genève, Moscou la Blanche et New York 5è avenue. Aux confins du Beau, il y a le laid : les petits hommes noirs, les sauvages du Canada, les pauvres, les sots, et les villages Bantous.

L'auteur est un vieillard, ayons pitié. Quelle tristesse, quand même ! Le seul agacement que peut produire la critique (et non pas lorsqu'elle dit du mal d'un livre, ce qui est son rôle aussi, ô auteurs susceptibles . . .) c'est bien celui-là : encenser, l'ayant peu lu, un pareil livre, en se basant manifestement sur les précédents du même auteur, et pour les mauvaises raisons.

**
*

Si vous l'aviez dit, Nabokov, que vous êtes un Russe blanc nostalgique, que vous détestez l'Amérique mais aimez beaucoup son argent, que les pauvres vous fatiguent et que la peau vous est nécessaire blanche, en un certain endroit, et de treize à quinze ans âgée . . . Si vous l'aviez dit, quel bel adieu littéraire eussiez-vous eu !

**
*

Le plus fort, c'est qu'il le dit.

Ada est un grand livre. Il faut le lire. « Ne faites pas tant de digressions. Allez au fait. Racontez votre histoire », disait un de mes professeurs, qui depuis fait carrière dans le cinéma. Bon, *Ada* n'est qu'une énorme digression. Une merveille d'inefficacité, où la phrase qui devait vous éclairer vous embrouille, et c'est magnifique. Comme une curiosité pour

littérateurs, une de taille. Vous ne perdrez pas votre temps à vous y perdre. C'est sublime. Si vous aimez la complication érigée en système.

JACQUES FOLCH

PIERRES RÉFLÉCHIES*

En fermant ce livre de Roger Caillois, on pourrait presque dire ce grimoire tant cette écriture agit sur nous comme une magie, comment ne pas rendre compte à la fois d'une admiration profonde pour la rigueur, la précision de la méditation, et d'un abandon à la puissance qui met en branle ce langage, l'acculant jusqu'à la métaphore, à la poésie, mais s'en défendant.** En effet, Roger Caillois se fixe devant la pierre comme en un jardin *zen*. (D'ailleurs l'autre jardin, l'organique dompté, n'est-il pas l'antipode du jardin minuscule vu ou pressenti dans la pierre ?) Toute la tension de cette écriture se ressent d'une nécessité de précision, de rigueur supportée par les angles et les faces des cristaux. Cet acharnement à ne pas s'extraire du champ de l'oeil et de la raison, n'est pas sans produire un texte éclatant, solide certes, mais heureusement défaillant, rêvant en ce qu'il glisse maintes fois dans la métaphore. Le langage a-t-il d'autres moyens de résister à l'usure, à l'entropie ? Ce combat entre la rigueur et l'errance d'une production ne se voulant pas métaphorisante, m'apparaît comme l'un des problèmes passionnants qui se posent à l'écrivain se disant « positiviste ». Car pour celui-ci, comme pour le scolastique, la métaphore (inutilisable en philosophie dirait Aristote) risque sans cesse d'être le « niveau inférieur de l'imagination » Le culte de l'abstrait, du rationnel, de l'observable, s'oppose presque naturellement à la divagation transformatrice de la métaphore, au « pouvoir heuristique déployé par la fiction » (Ricoeur). Face à cette sorte

* Roger Caillois, Gallimard, Paris, 1975, 161 pages.

** Ce que tout lecteur de *l'Art poétique* saisira parfaitement.

d'échelle de Jacob qu'est devenue pour lui la pierre (c'est-à-dire le point de départ d'une dérive de l'esprit vers la « durable substance », vers l'abîme « tout matière »), Caillois avoue qu'il doit recourir, comme malgré lui, « largement aux métaphores, à l'égard de qui je viens pourtant d'avouer une incurable méfiance ». D'un certain point de vue la pierre n'est-elle pas une icône qui ne peut être saisie que dans ses rapports avec d'autres icônes que sont les métaphores ? Belle tension ! Ce qui prouve bien, à mon sens, qu'il n'y a peut-être pas d'écriture possible sans le travail incessant d'écart et de réduction d'écart de la métaphore « vive » au cœur du langage. Sans cette métamorphose que subit le matériau, pourrait-on même parler de style ou d'écriture ?

La tension est d'autant plus aiguë que pour Caillois la pierre est d'une certaine façon le lieu (puisqu'elle l'entraîne dans l'*ailleurs*) d'une « connivence » de l'étendue et de la pensée, l'objet d'une méditation qui paradoxalement le pousse dans une expérience mystique *inversée*. Car en fait dans l'expérience mystique ne s'agirait-il pas de décoller de la matière, de se couper de la pierre ? L'écrivain se concentre dans un état « d'ébriété mentale ». C'est en cette impassibilité passionnée et observante qu'il se soumet à l'emploi de la métaphore irremplaçable, à l'instar du vrai mystique lui-même. Si cette méditation, confesse-t-il, ne nous soulève pas dans un « transport indicible », par contre, ne nous rejette-t-elle pas, au retour, dans une « moindre dérélition » ? Ici s'exprime et se délimite l'espace de l'expérience matérialiste. Ceci n'est pas sans grandeur. La Pierre devient pour Caillois, ce qu'est l'Art pour Malraux, une sorte d'absolu permettant la quête, bien que cette errance ne soit pas dissociable, d'ailleurs comment pourrait-elle s'en alléger ? d'une obsession de la science typique de l'esprit positiviste.

Cette écriture fonctionne admirablement. Elle médiatise l'irradiance, le mystère de la pierre même pénétrée par le regard. Je pourrais presque ajouter qu'elle fonctionne en *ensorcelant*, comme une magie noire, tant elle *séduit* l'intelligence, tant cette « beauté » origine le plus souvent d'une pré-

cision fascinante du lexique lui-même. Comme si le son et la pulpe des mots employés à bon escient dégageaient par leur seule vertu un texte en soi littéraire. Toutefois, on est aux antipodes du « langage zéro » que serait idéalement la texture d'un récit d'expérience ou d'observation scientifique. Bref, la machine est si précise, elle compresse, comme malgré elle, de l'intérieur si bien les possibles du langage, qu'elle s'accomplit dans une métamorphose éblouissante, laquelle, par son effet répétitif pareil à l'action de quelque mentra yoga, nous immobilise dans une certaine illumination, au sens de Caillois, c'est-à-dire nous confronte sans cesse à l'éblouissement. En définitive, ces textes, qui s'engagent comme malgré eux sur la « pente de la rêverie », se heurtent au poème, en tracent les frontières mêmes. Car pour basculer vraiment dans le poétique, il n'y manque peut-être que la lumière fragile, obscure qui monte du cordial, et une certaine innocence. Art suprême de l'intelligence, de la connaissance, cette langue a la clarté d'un monde sublunaire. On n'est point brûlé par le feu qui vient du solaire. Si Roger Caillois investit dans la pierre ses angoisses, ses hésitations, ses carrefours, il n'oublie jamais que ses projections « sont mirages ». « Je ne les suscite que faute d'avoir atteint le degré d'abstraction ou d'indifférence nécessaire pour m'en passer. » La poésie, pour être, ne saurait se buter aux mirages. Elle serait plutôt l'antimirage.

Cependant je demeure ébloui par les méditations magnifiques consacrées au jardin, à l'arbre, au sel gemme, au cristal, comme aux « Mirages », à l'Officiant, à l'Adoratrice. Si la séduction opère à travers l'écriture, c'est bien dans ces textes. Ceux-ci ne sont pas sans me rappeler les pages de Pascal méditant sur la géométrie. « Ici je commence à songer » dit Caillois. Ainsi se forment les « anticristaux ».

FERNAND OUELLETTE